

LES LIMITES DE LA FRANCE, LES LIMITES D'UN TERRITOIRE

Mars 2011.

Note d'intention, ébauche de projet.

Depuis les accords de Schengen, appliqués par la France en 1995, et qui prévoient la libre circulation des personnes et des biens à l'intérieur des frontières des pays signataires de la zone européenne, les limites territoriales de mon pays se sont dérobées discrètement à ma mémoire. C'est devenu pour moi, au fil du temps, une ligne discontinue, une zone poreuse et floue.

Je suis de nationalité française, citoyen de l' « UE ». Je peux circuler librement à l'intérieur de ce territoire, sans me poser de questions. Cette « liberté » m'est devenue une évidence.

Avril 2011, les premières révolutions arabes. Des migrants tunisiens débarqués sur les côtes italiennes veulent se réfugier au sein de cette UE. Ses dirigeants modifient à la hâte ces accords de Schengen, pour les en empêcher.

Cela me rappelle violemment et concrètement ces notions de frontière et la réalité de ces limites. Je me remémore peu à peu cette carte mentale de la France et j'ai alors besoin de m'approcher de ces lignes, aller en lisière de ce territoire.

Le fait même de me poster aux frontières de la France m'aiderait à me rappeler de leur existence, et à redéfinir ses contours. Je vérifierai alors l'intérieur et l'extérieur du territoire, ses réelles limites (naturelles, juridiques...), et le possible franchissement de celles-ci.

Ces barrières, finalement existantes, préciseront à nouveau mes origines et me rappelleront ma relative chance de ma provenance. Avant tout, elles me redéfiniront.

Mais comment, concrètement, rendre sensible et perceptible en image cette sensation "du bout du bout"?

Une frontière est une ligne imaginaire séparant deux territoires, en particulier deux états souverains. La ligne frontalière d'un pays, intérieure et continue, « borne » donc ce territoire. Elle lui donne ses limites.

Se rendre sur des lieux frontaliers spécifiques (les point extrêmes de la France continentale, ses "tri-points internationaux"...), appréhender cette ligne, la retracer partiellement sur le terrain et enregistrer grâce à la photographie, de l'extérieur, le premier point de vue intérieur de la France.

Pouvoir me dire "Ici, je suis à la limite du territoire".

Juillet 2012.

Notes, réflexions post-projet.

Porter un regard sur le territoire, mon territoire, depuis sa périphérie, c'est prendre du recul, seul.

Aller jusqu'au bout de ce territoire, à son extrême, au bord du gouffre, c'est se mettre en confrontation directe avec la terre, le pays, ses confins. C'est juxtaposer une frontière étatique, invention humaine, économique et politique, à une réalité de terrain, une rivière, une forêt dense, une montagne dressée droit devant.

Pour ça, il faut laisser le chemin goudronné derrière soi, et s'engouffrer. Pénétrer dans le silence, là où les bruits de la vie ordinaire, la dernière voiture au loin, l'activité de la ville, s'estompent. N'entendre plus que les sons naturels, ceux de sa propre respiration, et de ses propres pas. Il faut laisser ses habitudes, ses peurs et ses certitudes, et questionner chaque tournant, chaque arbre, chaque pierre, croisés sur sa route, au risque de se perdre. Remarquer les dernières traces de l'Homme, un pylône, une éolienne, un transformateur, et s'en éloigner. Continuer plus loin que cette route en cul-de-sac au fond d'un lotissement. Contourner par erreur la zone industrielle indiquée sur la carte, et faire demi-tour. S'en remettre à ces derniers petits repères rouges et blancs qui indiquent la marche à suivre sur ces terres en friches, en direction de la fin. Continuer là où l'on déciderait normalement de s'en retourner, parce qu'après ça, il n'y a rien, Parce que de l'autre côté de la ligne, c'est déjà le début d'un autre monde.

« La quête de ce bout du monde se déploierait dans une zone déterminée par la distance que chacun d'entre nous s'autorise à parcourir à pied, en descendant d'une voiture, d'un autocar...

Le bout du monde commence juste au delà des accotements, des glissières de sécurité, des bas-côtés » écrit Jean-Luc Brisson, dans «Les Carnets du Paysage » (n°16, printemps/été 2008).

Se mettre en approche timide des éléments, donc, à disposition du naturel. La roche et la terre, l'eau et la rivière, l'herbe et la forêt, la pluie et le vent. S'imprégner, ne rien perdre, ne rien laisser passer et finalement, lorsque le bout est atteint, chérir furtivement ce petit sentiment de liberté intime de savoir où je suis, et ce que j'ai accompli pour y être.

Aucun superflu ne provient du sauvage. Tout est utile, un équilibre naturel précaire. En un mode simple et sans feinte, à échelle et vitesse humaine, progresser. À très peu d'exceptions près, n'utiliser dans cette approche aucun artifice, aucun autre outil que ce que je possède naturellement. Comme ce que l'on trouve au bout. Du presque vierge, de l'essentiel. Se rendre aux limites, c'est progresser à tâtons, mais savoir finalement où je suis. Extrême conscience de son positionnement dans le monde, sur la terre. À chaque instant, je me situe sur la carte.

Aller au bout, c'est retrouver des repères. Je me souviens d'où je viens, je sais où je vais. C'est se redéfinir aux autres, et à soi, dans l'espace. C'est finalement se mettre à disposition de soi-même.

Voyager aux limites de mon territoire, comme un voyage initiatique. L'idée semble lointaine du projet initial proposée à la mission FTL. Et pourtant, ma participation à l'exercice collectif de cette mission est la colonne vertébrale de mon entreprise, un prétexte bienvenu, un liant à tous ces points explorés.

Je me retrouve seul avec ma photographie, en France. Les pieds sur terre, je fouille. Je cherche les limites. Lesquelles exactement ? Je laisse aller, et les choses se font. Les pas, comme cette écriture, sont presque automatiques. Je me perds parfois. En errance, je suis attiré par ce point géographique final, le seul repère auquel je m'accroche à cet instant.

Un repère érigé par l'Homme. Je cherche son témoignage.

L'Homme est un animal territorial. Même en pleine nature, désertique, nous plantons des signes, nous enfouissons en terre des bornes de béton, pour témoigner, conquérir et délimiter.

À 3800m sur le Mont Dolent, sommet dominant à 360 degrés la France, la Suisse et l'Italie, c'est une madone de métal qui offre la stabilité à ma prise de vue.

Les traces de l'Homme presque partout, et je ne m'éloignerais jamais bien loin de lui finalement.

Je repense à Régis Debray dans « Eloge des Frontières » :

“Le mammifère anxieux se taille son habitat dans la biosphère, son coin de culture dans la nature au moyen de symboles. Il n'urine pas, ni ne défèque ni ne fait des trilles – il grave un trait sur un parchemin ou brandit une charte, en invoquant Jupiter ou la Cour suprême”.

Avec ce travail je suis quelque part dans la même démarche, un témoignage, une conquête personnelle.

Chaque étape est une première fois. Il faut à chaque fois rebattre les cartes. Il y a ce constant va-et-vient entre l'expérience photographique et la relation physique, intime à la terre, et mon positionnement par rapport à elle. Les modes et les vitesses de déplacement changent souvent. Ils s'adaptent à la destination, les préparatifs aussi. Mon rapport au paysage évolue. Mon positionnement dans l'espace et ma photographie s'en trouvent modifiés.

À pied, je vais lentement. Le sujet est proche, j'apporte plus d'attention à l'infime, je peux le toucher de la main. Une pierre, un arbre, les feuilles de cet arbre. A vélo, je suis plus mobile, j'évolue sur de plus large chemins, sur de plus grandes distances. Je regarde au loin, les étendues m'interpellent et je cadre large.

Le terrain influe aussi. En forêt, tout est plus ramassé, à couvert, dense. Sur le littoral, plus de recul, plus d'espace, et l'immensité du ciel.

Atteindre une de ces positions, c'est comme se mettre volontairement dos à un mur. Se retrouver à la fois à la fin d'un territoire, et au commencement d'un autre. Devant-derrière, intérieur-extérieur, sur un même périmètre.

Ce repère géodésique retrouvé, je le touche, le pointe sur le plan, compare la carte au réel. Cette épingle Google si lointaine, repérée depuis ma chaise parisienne et via un satellite impalpable, en orbite au dessus de nous, cette coordonnée GPS, suite barbare de chiffres et de lettres, c'est en réalité une borne métallique de 1846 au fond d'un terrain vague, coincée entre une haie française, un ruisseau luxembourgeois et un pont allemand ! C'est une borne de béton anonyme derrière une forêt dense, sur une crête pyrénéenne. À la pointe de Corsen, c'est un point immatériel, et je suis au bout de la terre ferme, le plus à l'ouest possible de mon territoire, et l'océan droit devant comme témoin. À Lauterbourg, l'extrême Est, un pas de plus et je suis en Allemagne, dans le Rhin. Des histoires pour chacun de ces

points.

Vous êtes ici.

Vous êtes ici, maintenant et nulle part ailleurs.

Au moment où nous sommes justement partout et nulle part. A l'heure du *tag*, du *tweet* et du *like* sans limite, je suis ici, maintenant, concrètement. À cet instant, je fais le lien de l'abstrait au concret, rien que pour le faire, pour moi. J'ai besoin de ça.

Il serait drôle que le satellite cité plus haut, espion mécanique infatigable, soit témoin fortuit de ce moment. Comme la preuve d'une triangulation géodésique de l'intime, entre la limite, le territoire et moi.

Mais aucun satellite en vue, aucune « Google car » à l'horizon ! Alors je photographie le ciel depuis ma position, comme un retour à l'envoyeur, en satellite inversé.

Le ciel n'est-il finalement pas par essence le seul espace sans frontières visibles, exempt de toute intervention de l'homme pour marquer son territoire ?

C'est en quelque sorte boucler la boucle, attester de ma position par toutes les dimensions et dans toutes les directions.

Après quoi, ma petite exploration intime accomplie, je me retrouve seul, le plus heureux des hommes, et je repars de zéro, neuf. J'ai trouvé les confins de mon territoire.